

Sciences humaines et sciences dures comme plurilinguisme disciplinaire Seuil infranchissable ou « entre-lieux » ?

Michèle Leclerc-Olive¹

Introduction

En réponse au canular du physicien Alan Sokal, Joan Fujimura déclara que Sokal « ne peut pas s'aventurer dans une discussion des arguments spécifiques et des travaux empiriques dans le domaine des études sociales et culturelles des sciences, parce qu'il ne les comprend pas » (Fujimura, 1998 : 232). On lui reproche avant tout

... d'avoir brutalement remis en cause, avec son « expérience de physicien », des équilibres instables, des positions fragiles et des dispositifs subtils à travers lesquels se gèrent depuis longtemps les rapports entre sciences de la nature et sciences de l'homme, sciences « dures » et humanités, connaissance scientifique et connaissance idéologique, savoirs d'experts et sens commun, science et politique, rationalité occidentale et cultures traditionnelles, scientisme et idéologies intégristes, disciplines « pures » et spécialités hybrides, etc. (Jurdant, 1998 : 10.)

Affirmer que la coexistence entre ces champs relève de la simple courtoisie² dissimule les controverses et débats qui l'ont engendrée, et surtout nie l'historicité de ces partages et occulte les fécondations réciproques entre ces champs au début du XX^e siècle (pour ne rien dire des siècles antérieurs). Mais le commentaire de Jurdant laisse entendre deux choses. Il contient une proposition épistémique : le développement du savoir serait le fruit d'une dynamique interne aux différentes disciplines (au pire sur leurs

1. Je remercie infiniment Jacqueline Bergeron et Marc Cheymol pour leur lecture attentive, critique et généreuse.

2. « Nos penseurs célèbres n'ont la plupart du temps rien des "généreux guerriers" auxquels Locke fait allusion. Ils ont plutôt tendance à refuser le combat (ou plus exactement le débat) et à rechercher de préférence, avec le concours des forces journalistiques, la victoire par forfait. » (Bouveresse, 1999 : 122.)

marges) ; et une proposition normative : il est bon qu'il n'y ait pas de confrontations, voire d'interférences, entre les disciplines telles qu'elles se sont institutionnalisées. Cet essai souhaite discuter principalement cette seconde proposition.

Il ne s'agit donc pas ici de retracer l'histoire des partages et des controverses qui ont façonné cet agencement institutionnel contemporain des disciplines, ni de revenir sur les débats curieusement peu fournis et rapidement éteints qui ont suivi le brûlot sokalien. Certes, des invectives ont été échangées, des ouvrages ont été publiés, mais au final, l'insurrection ne s'est pas propagée et l'ordre décrit par Baudouin Jurdant n'a finalement pas été véritablement inquiété. En rappelant l'« imposture ³ » de Sokal, il s'agit seulement de pointer l'une des fictions contemporaines qui tentent de performer un ordre « gestionnaire » de l'espace pluriel des disciplines ⁴.

Le sous-titre de l'ouvrage dirigé par Jurdant – *Les malentendus de l'Affaire Sokal* – se veut apaisant, mais la suite de l'extrait cité plus haut évoque, à l'inverse, les tensions identitaires qui ont accompagné les débats suscités par ladite affaire. Poursuivons la lecture : « Cette remise en cause des *frontières* multiples qui s'entrecroisent et se négocient en permanence [...] a eu pour effet d'enraidir les tracés incertains, en *radicalisant* des *oppositions* latentes et en mettant explicitement en scène des perspectives *apparemment inconciliables*⁵. » (Jurdant, 1998 : 10.) L'auteur lui-même répartit les réactions en deux camps, « ceux qui se sont mis de leur côté » et les autres, tout en déplorant que les réactions aient été « parfois étonnamment violentes », constituant ainsi « un amas d'événements *désagréables à penser*⁶ » (Jurdant, 1998, 10-11). Un séminaire informel et pluridisciplinaire, organisé le 4 juillet 1997, a révélé « de nombreuses tensions », « une violence latente », « des comportements empreints d'agressivité ». Et l'auteur de conclure : « Tout se passait comme s'il n'y avait rien – aucun objet, aucune idée, aucune thèse digne de ce nom – à quoi se rattacher pour éviter un face-à-face exaspéré mettant en scène des *différences d'identité* plutôt que des *différences d'idées*⁷. » (Jurdant, 1998 : 11.)

Ce constat, à la fois morose et dépité, contraste avec le propos normatif rappelé plus haut et invite à explorer plus avant ces seuils entre les disciplines non thématiques mais déplorés.

Roger-Pol Droit, quelques années avant l'Affaire Sokal, introduit en ces termes l'ouvrage collectif issu du premier Forum ⁸ réunissant scientifiques et philosophes : « Nous vivons et nous pensons dans un monde divisé. Entre des disciplines séparées. Entre

3. Plus récemment, un canular similaire, signé par Jean-Pierre Trembay, reprenait la même idée en publiant en 2014 dans la revue *Sociétés*, n° 126, un article « Automobiles postmodernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris », destiné à montrer l'absence de scientificité de certains courants en sciences sociales. Voir <http://zilsel.hypotheses.org/1713>.

4. Certes, on ne peut ignorer les commentaires épistémologiques sur l'historicité des découpages disciplinaires ou la labilité des « frontières ». « La physique [...] comme toute autre science d'ailleurs, ne peut être définie une fois pour toutes, de façon abstraite et définitive, par référence, par exemple, à sa "méthode", et encore moins aux "objets" de son étude », écrivait Lévy-Leblond (1977 : 145), soucieux peut-être de performer une image pacifiée de la « science ». Mais c'est méconnaître la rudesse des relations que révéla notamment l'affaire Sokal quelques années plus tard.

5. C'est moi qui souligne.

6. Les italiques sont de l'auteur.

7. Les italiques sont de l'auteur.

8. En 2017 se tiendra la 29^e édition du Forum Le Monde Le Mans. Le thème change chaque année.

des institutions diverses. Entre les chercheurs et le grand public. » (Droit, 1990, 4^e de couverture.) L'accent est mis sur la division pour mieux justifier l'entreprise elle-même : « S'interroger sur ce que peuvent ensemble science et philosophie, dans leurs relations présentes, pour éclairer le monde qui se fait. » (Droit, 1990 : 11.)

Comme Droit, Isabelle Stengers, en dépit de ses multiples collaborations avec des chimistes ou des physiciens, feint de déplorer l'état de guerre qui sévirait au sein de la communauté scientifique, valorisant son propre rôle de diplomate œuvrant pour la paix : « Je veux tenter de construire une position qui me permette de parler aux biologistes, qui aide les biologistes à parler avec les sociologues, les anthropologues, les syndicalistes. » Mais les anathèmes identitaires ressurgissent :

La guerre des sciences est mal nommée. Il faudrait bien moins parler de science que de physique. Sokal (et Bricmont) ne sont pas des scientifiques qui se trouvent être des physiciens. Qu'ils soient physiciens ne doit rien au hasard. Jamais un chimiste ne se serait rêvé auteur de la « blague » de Sokal. (Stengers, 1998 : 272.)

Le discours performe les divisions contre lesquelles il prétend lutter.

Certes, les philosophes des sciences ne manquent pas qui tentent, à l'inverse, comme Bruno Latour, de soutenir l'absence de frontière :

On s'aperçut bien vite que le Grand Partage [entre science et société] n'était pas une frontière naturelle, n'était même pas une limite conventionnelle et moins encore qu'une ligne imaginaire comme celle des tropiques. Cette ligne Maginot n'était qu'un tabou – si ce mot pouvait s'appliquer à la raison. (Latour, 1983 : 206.)

On aura noté cependant que le partage en deux camps mis en scène Baudouin Jurdant, laisse indécise l'appartenance des sciences sociales et humaines à un camp ou à l'autre. Aucun des couples de notions proposés ne permet de situer définitivement ces « disciplines » dans l'un ou l'autre des deux camps prétendument opposés.

De nombreux auteurs (notamment les protagonistes de l'« Affaire Sokal ») sont souvent très évasifs lorsqu'il s'agit de se prononcer sur la légitimité du transfert des énoncés relatifs aux sciences dites « dures » aux sciences humaines et sociales⁹. L'histoire des disciplines est rarement éclairée par les biographies des acteurs ; leur circulation entre les « disciplines » – au mieux remplacée par une histoire des concepts¹⁰ – est réduite à un phénomène secondaire¹¹, négligeable, voire à un point aveugle pour la recherche sur les dynamiques du champ scientifique, au fond comme les expériences biographiques sous-jacentes aux pratiques migratoires que la majorité des États aimeraient rendre invisibles. Enfin, que ce soit pour les déplorer ou les renforcer, la

9. On n'oubliera pas les tenants de l'existence de critères permettant de distinguer science et quasi-science, comme Karl Popper, par exemple. Ni les « désirs de frontière », comme ceux exprimés par Françoise Lavocat (2016).

10. Par exemple Stengers, 1987 ; Christin, 2010 ; Darbellay, 2012).

11. Bien qu'elles soient peu nombreuses, lorsqu'elles sont considérées comme des « expériences-limites » (et non comme des expériences « autres ») ces expériences diffractent ce qui se donne partout mais reste peu perceptible dans des situations moins exceptionnelles.

scène discursive fait plutôt appel à la notion de frontières pour métaphoriser les relations entre les disciplines, dès lors conçues implicitement comme des territoires, des « lieux ». Cet essai entend prendre au sérieux les derniers mots utilisés par Jurdant, et considérer les disciplines comme des « lieux » auxquels sont attachés des groupes identitaires, des styles culturels, des langages sinon par une langue propre (un jeu de langage aurait dit le second Wittgenstein), et historiciser ces représentations des sciences, notamment en soulignant les potentialités heuristiques des concepts épistémologiques débattus dans les années 1930.

1 Analogie entre discipline, territoire et communautés ?

Pierre Bourdieu avait opposé en son temps « le champ scientifique » en tant qu'espace de jeu où la dynamique tient aux luttes pour le capital symbolique et social – « toutes les pratiques sont orientées vers l'acquisition de l'autorité scientifique. . . » (Bourdieu, 1976 : 90) –, à l'idée irénique de « communauté scientifique ». En décrivant le monde des sciences comme un champ, Bourdieu entendait rompre également avec les thèses courantes qui distinguent l'analyse immanente ou interne (Kühn par exemple, explique la dynamique interne d'une discipline par l'épuisement d'un paradigme) et l'analyse externe où les nouveaux problèmes que se pose une discipline sont rapportés aux conditions sociales de son exercice. Mais cette ouverture au « hors-lieu » de la discipline consiste chez Bourdieu à prendre en compte les conditions sociales et politiques de l'activité scientifique et non les effets des controverses sur la langue propre d'une discipline, ou l'entrée disputée de concepts venus d'ailleurs.

Tout récemment, revenant sur l'histoire des *Social Science of Knowledge* (SSK), Christian Topalov (2015) tente de dresser un bilan général de l'historiographie des sciences humaines. Les « disciplines », rappelle-t-il, sont classiquement conçues comme un « ensemble de concepts et de théories, de pratiques et d'institutions communes, et, surtout, de procédures réglées de débat contradictoire et de décision à propos de la vérité » (Topalov, 2015 : 245). S'il note que les révisions de cette histoire sont souvent le fait des « prétendants situés aux marges » de la discipline (au bord du « lieu »), rien n'est dit de son extérieur, encore moins des évolutions possiblement issues du franchissement par les chercheur(e)s des frontières – des seuils ? – entre ces complexes disciplinaires « institutionnalisés ». Si Topalov évoque les figures des auteurs reconnus d'une discipline, que sont, selon lui, les précurseurs, les classiques et les maudits, en revanche, les « étrangers », les « migrants » restent invisibles. Il n'y a pas lieu de les mentionner.

Les concepts voyagent, sont affectés par les territoires où ils pénètrent, mais l'expérience – féconde – de l'extranéité, jamais complètement disparue, sur l'imagination scientifique et sur la production d'idées n'est pas thématisée. En franchissant le « seuil », le concept se transforme, simplement. Il ne semble pas subsister de tensions entre un usage ancien, un style de pensée ancien, et les usages propres au nouvel espace disciplinaire où il est entré. Pour Martine Leibovici, même l'identité des lieux de culte peut être précaire : les synagogues andalouses, converties en mosquées puis en églises en témoignent. « Aucune installation nouvelle n'échappe au fantôme des anciens propriétaires, chaque nouveau culte est toujours hanté par la mémoire de

l'autre. » (Leibovici, 2014 : 102.) C'est dire que « passer » d'une discipline à une autre n'est jamais une conversion absolue ; même sur un mode mineur, le migrant emporte avec lui le monde qu'il quitte. Sa parole est inévitablement plurilingue.

Profitant de la polysémie de la notion de seuil (largement explorée dans cet ouvrage) et de l'analogie entre la notion de discipline et celle de territoire (langue, manières d'être, communauté – la notion de « membre » est centrale pour l'ethnométhodologie – il s'agit de penser autrement le « travail conceptuel » (au sens où les concepts résistent, s'affrontent, changent, etc.) en analysant l'expérience singulière de chercheur(e)s – migrants, transfuges, étrangers, etc. – qui « passent » d'une discipline à une autre ou d'un contexte institutionnel à un autre. Ce détour, à la fois pragmatique et biographique, entraînera des considérations épistémologiques susceptibles d'ouvrir des pistes de réflexion sur la création scientifique, pistes émancipées des seules représentations spatiales (voire proprement cartographiques) qui contraignent encore fortement aujourd'hui la pensée¹². En effet, spatialiser, afin de « voir », est une manière d'appréhender les phénomènes, sans nul doute féconde, mais qui n'épuise pas la diversité des modalités de connaissance. Le structuralisme a tenté de pousser à son paroxysme cette propension à la détemporalisation¹³. Cette tendance toujours à l'œuvre, prend en général aujourd'hui une forme atténuée où le temps est « épiphénoménalisé » (Meyer, 2006) : cette posture épistémologique consiste non pas à censurer toute temporalité à la manière des structuralistes, mais à feindre de pouvoir se contenter d'inscrire les phénomènes DANS un temps extérieur, linéaire, homogène et vide, biffant ainsi toute temporalité intrinsèque¹⁴. Whitehead opposait à ce postulat d'externalité continue du temps, l'idée qu'« il y a devenir de la continuité et non continuité du devenir », ouvrant ainsi un espace pour une pensée de l'événement comme catégorie première (Whitehead, 1929 : 35). On se fera une idée des failles des représentations où le temps est épiphénoménalisé en examinant les thèses de l'ethnométhodologie. Michael Lynch, par exemple, défend l'idée selon laquelle il faut « oublier la science pour mieux l'analyser »¹⁵ (Lynch, 2001). Qu'a à dire l'ethnométhodologue à un chercheur venant de ces sciences dites dures, un « non-membre » entré dans ce sous-champ disciplinaire de la sociologie – devenu membre¹⁶ ? « Oubliez

12. Dans son *Manuscrit de 1942*, Werner Heisenberg distingue pensée statique et pensée dynamique. Usant de métaphore géographique pour faire entendre ce qui les différencie, il écrit : « Celui qui veut apprendre à connaître une contrée avec précision peut survoler le paysage en avion et s'en remettre à la précision des instruments optiques pour faire tracer des cartes analysables au microscope jusque dans les moindres détails. [...] Mais il peut aussi parcourir en tous sens la région qui l'intéresse, il peut y vivre, il peut, poussé vers de nouveaux buts par chaque observation nouvelle découvrir des aspects toujours nouveaux de la nature du pays. » (Heisenberg, 2010 : 20.)

13. « [...] le récit institu[e] une confusion entre la consécution et la conséquence, le temps et la logique », écrit Roland Barthes dans l'« Introduction à l'analyse structurale des récits » (Barthes, 1966 : 20).

14. La simple cartographie des disciplines (fut-elle arborescente et diachronique) exemplifie cette épiphénoménalisation temporelle. Bourdieu en renonçant à la distinction entre analyse externe et interne ouvre la voie à une pensée du temps plus respectueuse des dynamiques historiques. La place manque pour développer ce point.

15. Cette thèse est explicitée et mollement discutée par Louis Quéré : « Je ne suis pas sûr que la version du retour au champ phénoménologique qu'il propose, impose vraiment d'oublier la science. » (Quéré, 2002 : 464.)

16. Comme le note à juste titre Stavo-Debaugé, devenir « membre », se défaire de sa culture d'origine pour en endosser une autre (cette substitution intégrale est en fait très discutable : elle ferait de la migration scientifique une conversion religieuse), est un « processus » qui requiert du temps. « De son inaugural défaut d'appartenance à la communauté jusqu'à sa reconnaissance en l'état d'un membre "à part entière", il y a un chemin à parcourir. » (Stavo-Debaugé, 2015 : §20.)

ce que vous avez été pendant vingt ans¹⁷ ? N'est-ce pas un discours aussi violent que celui qui est parfois tenu à l'égard des migrants qui ne renonceraient pas à la culture dans laquelle ils ont vécu jusque là ? La critique adressée par Joan Stavo-Debaugé (2015) à la théorie de l'étranger de Schütz et à l'ethnométhodologie peut être transposée au scientifique-transfuge qui ne sera jamais complètement « naturalisé » au sein de la nouvelle discipline dans laquelle il est entré.

Reconnaître la spécificité du temps biographique¹⁸ et la substitution de la notion de seuil à celle de frontière, permettent de se déprendre des épistémologies « sédentaires » (Leclerc-Olive, 2013 ; Leclerc-Olive, 2015) dont l'ethnométhodologie constitue un des avatars contemporains. Et de restituer à nouveaux frais les relations dynamiques entre les disciplines, en dépassant les oppositions apparentes entre les propos lénifiants (Jurdant) et les visions guerrières (Bouveresse). Et pour ce faire, les potentialités heuristiques et métaphoriques de la notion de seuil sont une opportunité précieuse dont il convient de se saisir.

2 Styles de seuils

« *Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.* »

Georges Perec (*Espèces d'espaces*, p. 14)

Dans *Espèces d'espaces*, Georges Perec liste une succession de lieux emboîtés (page, lit, chambre, appartement, immeuble, rue, quartier, etc.). Et s'il écrit que « l'espace semble être, ou plus apprivoisé, ou plus inoffensif que le temps » (Perec, 1974 : 112), il ne consacre que trois pages aux portes.

La porte casse l'espace, le scinde, interdit l'osmose, impose le cloisonnement : d'un côté il y a moi et mon *chez-moi*, le privé [...] de l'autre, il y a les autres, le monde [...]. On ne peut aller de l'un à l'autre en se laissant glisser [...] : il faut un mot de passe, il faut franchir le seuil, il faut montrer patte blanche, il faut communiquer, comme le prisonnier communique avec l'extérieur. (Perec, 1974 : 52.)

Perec a écrit quelque part que le seuil est un « pas de porte où se ferme sur lui-même un espace privé ». Le seuil, comme « non-lieu », annonce un « hors-lieu » menaçant, à l'image de l'extérieur du *chez-moi* : le monde, le public, le politique.

Gérard Genette, à l'inverse de Perec, dans l'introduction de son ouvrage resté célèbre, *Seuils*, qui inaugure un vaste champ de recherche consacré au « paratexte », définit le seuil ainsi :

17. Il est singulièrement intéressant d'observer que les ethnométhodologues ayant une formation en mathématiques, comme Livingston par exemple, prétendent dire le tout d'une démonstration mathématique en commentant l'exposé, une fois la démonstration établie. Jamais ils ne se préoccupent de la création / invention de la dite démonstration. Les travaux de Livingston sur la démonstration du théorème de Gödel en témoignent (Livingston, 1986). Penser l'émergence requiert une pensée des seuils, ouverte et dynamique au sens de Heisenberg.

18. Une anthropologie du biographique oblige à s'émanciper de la dualité temps subjectif / temps du monde (Ricœur, 1983 ; Leclerc-Olive, 1998).

... une zone indécise entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte), ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte), lisière, ou, comme disait Philippe Lejeune, frange du texte imprimé qui, en réalité, commande toute la lecture. [...] Cette frange, toujours porteuse d'un commentaire auctorial [...] constitue, entre texte et hors-texte, une zone non seulement de transition, mais de transaction : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente [...]. (Genette, 1987 : 8.)

Avec la notion de paratexte, « plus que d'une limite ou d'une frontière étanche, il s'agit ici d'un *seuil*, ou – mot de Borges à propos d'une préface – d'un “vestibule” qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer ou de rebrousser chemin » (*id.*).

« Zone indécise » entre le dedans et le dehors, mais zone d'ouverture, d'invitation, d'hospitalité. Mais cette zone indécise, à la manière du seuil de la maison, séparant deux mondes différents, ne serait pas en tant que tel, un lieu. Plus qu'un « non-lieu », le paratexte se donne comme un « entre-lieux », où l'on passe, mais que l'on habite pas.

Nous héritons en fait d'un corpus de figures – seuil, limite¹⁹, frontière, lisière, bord, tympan²⁰, marge, frange, vestibule, etc. –, imprécisément définies, se chevauchant pour partie. Ces différents termes appartiennent à première vue au seul registre de l'espace. Mais dès que l'on envisage de les insérer dans une phrase, leur grammaire gouverne principalement des verbes d'action : franchir, enfreindre, transgresser, passer, traverser... Le temps s'introduit ainsi subrepticement sur un mode mineur.

Ces différentes figures se prêtent cependant différemment au « passage ». Claude Zilberberg (1993) distingue la fonction *segmentative* du seuil, opposée à la fonction *démarcative* de la limite. La segmentation renvoie au couple (antécédent / suivant), la démarcation au couple premier / dernier. Passer un seuil, c'est transiter vers un espace voisin, différent mais similaire. Franchir une limite, c'est entrer dans un espace autre, dans un non-lieu. Marc Augé réserve l'appellation « non-lieux » aux espaces de la surmodernité que sont les transports, les aéroports, etc. « C'est à la façon d'une immense parenthèse que les non-lieux accueillent des individus chaque jour plus nombreux » (Augé, 1992, 139). « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. » (Augé, 1992 : 100.) Ces « non-lieux » se définissent par ce qu'ils ne sont pas : des lieux non-anthropologiques. Si leur altérité reste spatiale, ils abritent des déplacements (métro, transports en commun, aires d'autoroutes, etc.). Ils établissent des liens entre des lieux, mais se retranchent derrière la positivité propres aux lieux. Ce sont des « entre-lieux » en retrait, comme la traduction en sciences sociales cantonnées dans les coulisses de la science.

Ces figures du « non-lieu » – voire du « hors-lieu » comme « évidemment identitaire » (Robin, 2011 : 18) – qui diffractent la notion de seuil, sont encore entachées de né-

19. *Limen*, en latin, a donné autant limite comme frontière (spatiale) que liminaire, plus clairement temporel.

20. (Derrida, 1972 : XIX), cité par Martine Leibovici (2014 : 105).

gativité. Même les « non-lieux » d'Augé, qui pourraient être considérés comme une première ébauche d'« entre lieux » sont en position ancillaire. Pour mettre au jour la figure de l'« entre-lieux » comme site possible d'une émergence, comme le « à partir de quoi » peut jaillir une pensée innovante, susceptible de bousculer la « paisible » galaxie des disciplines imaginée par Jordant et menacée par Sokal, il convient de s'émanciper plus avant de l'ancrage spatial des figures explorées jusqu'ici.

3 Seuils biographiques

Mettre au jour les usages proprement temporels de la notion de seuil donne à voir les voisinages conceptuels entre seuil et événement.

Parmi les normes épistémologiques naturalisées – sédentaires – il en est une difficilement repérable : celle qui consiste à réduire (voire ignorer) la profondeur des discontinuités et l'intensité de l'aléatoire. Dans un autre contexte (décider en situation d'incertitude) ces opérations ont été nommées détemporalisation et dérandomisation (Leclerc-Olive, 2014).

Cette attitude épistémique se manifeste par exemple à l'occasion des relectures récentes de *La poétique* d'Aristote où le déroulement de la tragédie serait soumis avant tout aux contraintes de la vraisemblance et de la continuité (Ricoeur, 1983). Ricoeur répète en effet à plusieurs reprises que dans la tragédie, « 'l'un à cause (*dia*) de l'autre' l'emporte sur le 'l'un après (*meta*) l'autre' » (Ricoeur, 1983 : 88) ; et que les faits doivent s'enchaîner « selon le vraisemblable ou le nécessaire » (Ricoeur, 1983 : 81).

D'autres lectures, utilisant notamment la notion de seuil, font de la notion de crise la catégorie majeure de la tragédie :

D'un bout à l'autre de la pièce, un seul acte s'annonce et se rapproche, en une série de seuils, dont chacun est guetté avec anxiété. [...] Enfin, ce n'est pas de façon différente que la tragédie des Euménides monte de seuil en seuil jusqu'à ce procès qui règlera tout, et pour la pièce et pour la trilogie... (Romilly, 1971 : 24-25.)

La notion de seuil, qui a ici perdu toute inscription territoriale, ponctue une montée en tension vers la *metabolè*. Cette déspatialisation du seuil se radicalise lorsque le seuil est ce « à partir de quoi » une pensée se déploie.

Martine Leibovici rappelle que l'expérience de passer, de traverser, ne prive pas de qualification pour penser. Parler à partir d'un tel site²¹ – un site sans lieu – est le propre de l'expérience du migrant. Et c'est « à partir » d'une expérience de ce type (enfant juif né en Algérie, d'une famille supposée avoir quitté l'Andalousie pour échapper à l'Inquisition, victime des lois antisémites de la France vichiste : Derrida se qualifie parfois lui-même de « marrane clandestin ») que se déploie la pensée philosophique de Derrida. Il établit lui-même « une corrélation entre cette 'destinée ou cette destinérance' et la déconstruction : pour celui qui est passé par cette expérience, 'les

21. À distance des épistémologies sédentaires, une pensée n'est pas exclusivement amarrée au *hic et nunc* de son énonciation. Il est en réalité bien difficile de la localiser dans le temps. Un texte n'a-t-il pas plusieurs âges ?

distinctions sont impossibles et illégitimes' ²² » (Leibovici, 2014 : 108). Ce seuil, ce site sans lieu, d'où émerge ²³ la pensée innovante de Derrida, Leibovici le nomme un site de « l'entre ». Elle nous met en présence d'un « entre-lieux » inventif, fécond, généreux, même s'il est douloureux ; elle nous met sur la voie de la notion de « perspective ²⁴ », figure conceptuelle elle-même émergente des débats de l'entre-deux guerres autour de la philosophie pragmatiste américaine.

4 Le concept de perspective

Ces diverses « mises en présence » – ces « références croisées » aurait dit Paul Ricoeur (Leclerc-Olive, 2016) – sont autant d'invitations à accorder une attention toute particulière aux multiples figures du « entre ». Si certains usages des « non-lieux » et « hors-lieux » ont permis de s'émanciper d'une vision spatiale, ils ont aussi suggéré que tous les seuils ne pouvaient pas être cartographiés. Ce sont pourtant ces figures qui échappent à une géométrisation euclidienne qui semblent offrir les pistes les plus heuristiques.

L'expression « entre-lieux » vient de loin. Elle a été empruntée à un écrivain brésilien, Silviano Santiago, qui publia en 1979 un texte intitulé *Entre-lugar*, traduit ensuite en anglais, par *The Space In-Between* ²⁵. Quant au concept de perspective, son histoire semble débiter au VI^e siècle avec Boèce. Mais ce n'est pas le lieu de retracer l'entière du parcours sémantique de ce concept. Seuls nous intéressent ici les usages et débats philosophiques des années 1920. Si l'on n'avait pas relu ces auteurs, on pourrait croire, comme c'est fréquemment le cas aujourd'hui, que la notion de perspective est synonyme de point de vue ²⁶.

En fait, les sciences humaines et sociales contemporaines s'appuient sur une série d'idées « allant de soi », naturalisées, empruntées à la représentation newtonienne du monde. Elles sont étroitement affiliées aux notions d'objet, de localisation simple, de temps absolu, de point de vue et donc de relativisme. Ce qui fait débat dans les années 1920 autour des philosophes pragmatistes américains, c'est la fécondité d'un autre réseau lexical – événement, localisations multiples, perspective, relationnisme – issu de l'envie d'articuler les sciences sociales aux bouleversements induits par les nouvelles sciences physiques du début du siècle. Dewey, par exemple, a clairement montré que l'on ne peut plus envisager de localisation simple dès lors que l'on adopte la notion d'événement (quelle qu'en soit l'acception) comme catégorie cardinale. La pluri-localisation d'un acte ou d'une perspective est abordée en 1926, par Whitehead,

22. (Derrida, 2003 : 23-25). Déconstruire, c'est avant tout interroger les grands partages conceptuels qui structurent la tradition philosophique : matière/forme, écrit/parole, *praxis/theoria*, etc.

23. Émergence, au-delà de toute combinatoire des idées préexistantes.

24. Y compris la notion de perspective temporelle qui fut loin de faire l'unanimité (McGilvary, 1933).

25. Le texte de Silviano Santiago (*Entre-lugar*) est extrait du recueil d'articles publié au Brésil en 1976, sous le titre *Glossario de Derrida* par les Éditions Francisco Alves. *Essays on Latin American Culture* est le titre de la traduction anglaise du recueil.

26. En témoigne la quatrième de couverture d'un ouvrage pourtant intitulé *Perspective. Leibniz, Whitehead, Deleuze* (Timmermans, Vrin, 2006) : « Pour Leibniz, Whitehead, et Deleuze, un point de vue n'est pas seulement l'expression d'une subjectivité incomparablement personnelle. La perspective ne permet pas de dire, de penser ou de faire n'importe quoi. Elle impose certaines contraintes, qu'on pourrait qualifier de "géométriques" dans la mesure où elles sont intimement liées au type d'espace dans lequel on est plongé. [...] Les sept contributions [...] cherchent à penser [...] en quoi la notion de point de vue aide à comprendre les événements, et à agir sur le monde. »

dans son ouvrage *The Science and the Modern World*. Dewey lui-même, examine cette question dans *Experience and Nature* (1925), à propos d'un acte – criminel – dont le déroulement déborde les frontières d'un État. Tenter de localiser un acte ou un événement conduit aux mêmes difficultés que celles analysées par Whitehead à propos des objets distants, et qui le conduiront au concept de perspective.

Dans *The Science and the Modern World*, Whitehead emprunte une réplique de l'un des dialogues qui composent l'*Alciphron* de George Berkeley – « N'est-il donc pas évident que ni le château ni la planète ni le nuage que vous voyez ici ne sont ce château, cette planète et ce nuage réels que vous supposez exister au loin ? » – pour expliquer pourquoi, selon lui, il convient de remplacer la notion unilocalisée de point de vue par celle de perspective :

En conséquence il y a préhension, *ici* en ce lieu, des choses ayant une référence à d'autres lieux. [...] En premier lieu, notez que l'idée de localisation simple a disparu. Les choses qui sont englobées dans une unité réalisée, ici et maintenant, ne sont pas le château, le nuage et la planète simplement en soi, ce sont le château, le nuage et la planète du point de vue, dans l'espace et le temps, de l'unification préhensive. En d'autres termes c'est la perspective du château là-bas, du point de vue de l'unification ici. Ce sont des aspects du château, du nuage et de la planète qui sont intégrés dans une unité. Souvenez-vous que l'idée de perspective est assez courante en philosophie. Elle fut introduite par Leibniz, avec sa notion de monades reflétant des perspectives de l'univers. J'utilise la même notion, mais je ramène ces monades dans les événements unifiés dans l'espace et le temps. [...] Chaque événement est un fait individuel émergeant d'une individualisation de l'activité sous-jacente. Mais individualisation ne signifie pas indépendance substantielle. Une entité dont nous prenons conscience dans la perception sensorielle est le terminus de notre acte de perception. (Whitehead, 1926 : 90-91.)

Un événement (une perception, par exemple) peut être considéré comme la rencontre « entre » les pôles d'une perspective. Non comme intermédiaire entre ces pôles, mais comme un couple formé d'un événement percevant et d'un objet doté lui-même de traits qui codéfinissent les paramètres de la perception. La perspective diffère du point de vue, en ce que ce dernier est supposé être doté de paramètres de perception indépendants de l'objet.

Si la notion de perspective ainsi conçue semble lestée de l'héritage géométrique²⁷ affilié à la perception, ses potentialités épistémologiques s'éclairent en donnant la parole à Heinz Wismann (2012) lorsqu'il explicite la figure du « entre » qu'il a retenue pour parler du plurilinguisme.

En réalité, lorsque quelqu'un déploie une véritable acuité intellectuelle, cela s'accompagne toujours d'un exil. Et cet exil peut être entièrement psychologique, ça peut être d'une langue à l'autre, ça peut être d'un domaine de la connaissance à

27. La place manque pour exposer d'autres « perspectivismes » (souvent très proches d'un relativisme comme chez Ortega y Gasset) ; ils ne sont pas en général affiliés aussi nettement aux thèses einsteiniennes que chez Whitehead.

l'autre, c'est l'« inter ». Or cette acuité intellectuelle, comme toute acuité avec son tranchant, c'est la critique ; elle met en crise toutes les convictions tout simplement garanties par une tradition, une autorité, etc. Et quand je dis « acuité intellectuelle », j'entends par là une forme de fonctionnement de l'esprit qui n'a pas pour finalité de reconduire une forme de sédentarisation. Ça reste en suspens et ça n'existe que dans le temps, dans lequel s'inscrit ce mouvement critique ou herméneutique qui fait que les choses ne sont pas simplement ce qu'elles semblent être, en vertu de ce qu'on s'est mis d'accord pour penser qu'elles soient. Parce que le *consensus virorum doctorum*, parmi d'autres consensus, est ce qu'il y a de plus suspect du point de vue de l'acuité intellectuelle. Or l'acuité intellectuelle, qui est le propre de l'exilé, suscite invariablement la méfiance des sédentaires, qui refusent de se dessaisir de leurs certitudes immédiates. Ils sont des « enracinés » qui se contentent, comme une plante, de l'immobilité absolue dans laquelle ils trouvent leur satisfaction ; libre à eux. On appelle ça les préjugés. (Wismann, 2012 : 43-44.)

Dans le titre que Heinz Wismann a donné à cet ouvrage, *Penser entre les langues*, le « entre » a une signification particulière que l'on peut associer au concept de perspective introduit plus haut. Certes, ce « entre » pourrait signifier une position moyenne, intermédiaire – une médiation (Leclerc-Olive, 2016) – entre deux entités distinctes : des personnes entrelacent parfois plusieurs langues dans leur parler quotidien ; des romans contemporains prêtent à leurs personnages de tels langages métis (Salvayre, 2014). Mais le « entre » a d'autres modalités. Wismann n'est pas « entre » le français et l'allemand, pas plus que Nancy Huston, n'est « entre » le français et l'anglais. Le « entre » de l'expérience de Wismann, dénote des références croisées. « La posture non identitaire, c'est-à-dire le fait de se situer entre deux grammaires [...] permet de mobiliser chacune de ces grammaires dans une relation critique à l'égard de l'autre » (Wismann, 2012 : 48). On passe de l'une à l'autre, mais sans jamais oublier celle que l'on vient de quitter. « On peut naviguer entre les deux avec une parfaite sympathie pour l'un comme pour l'autre mode d'être, mais imaginer un être qui combine les deux sur un mode d'immédiateté, c'est impossible. » (Wismann, 2012 : 99.) Penser entre les langues n'est ni habiter les deux langues simultanément ni se trouver en une position intermédiaire – en une sorte de métissage linguistique. Le bilinguisme est toujours un bilinguisme différé. Ce mouvement pendulaire ne dessine pas seulement un espace, l'extension d'un seuil, mais crée également son temps propre. Cette modalité du « entre », de l'« entre-langues » qui exemplifie la notion de perspective dans le champ linguistique, ne se confond pas avec celle de *médiation* qui se réduirait à une simple combinatoire d'éléments issus de registres linguistiques ou catégoriels différents.

Cette figure du « entre », maintenu sans effondrement sur un moyen terme, semble donner plus facilement accès à l'émergence par hybridité de quelque chose de neuf, sorte de métabolisme créatif. Pour justifier le titre de l'un de ses ouvrages – *Les entre-lieux de la culture* – Laurier Turgeon écrit :

Dans le roman *Lolita* de Nabokov, Denyse Moreau nous fait découvrir d'autres types de dialogues. Dialogues entre des temps (ceux des événements, des protagonistes, du narrateur) et des espaces différents (Europe, Amérique) qui se

mélangent et s'entrecroisent mais qui ne se *métamorphosent jamais*²⁸. En revanche, la littérature américaine (des pays latino-américains et francophones) contient des croisements et des mélanges de toutes sortes. Zilá Bernd soutient que l'hybridité est une des principales caractéristiques de cette littérature américaine. Dans l'élaboration des nouvelles formes hybrides, elle propose de dépasser le binarisme (moi / l'autre, ici / ailleurs) qui tend à exclure, et de tracer une troisième voie qui serait un espace interstitiel, un « entre-lieu²⁹ » où s'effectueraient continuellement de nouveaux contacts. C'est cette heureuse expression « d'entre-lieu », empruntée par Zilá Bernd à l'écrivain brésilien Silviano Santiago qui a inspiré le titre de ce livre. (Turgeon, 1998 : 23.)

C'est ici une figure de l'émergence qui est convoquée, enrichissant la vitalité de l'« entre-lieux » comme perspective (au sens introduit plus haut) : le seuil comme condition d'une innovation irréductible aux univers qui lui ont donné naissance. « [...] le commencement inhérent à la naissance ne peut se faire sentir dans le monde que parce que le nouveau venu possède la faculté d'entreprendre du neuf, c'est-à-dire d'agir. » (Arendt, 1983 : 43.)

C'est dans des termes semblables qu'en 1997, Benoît Mandelbrot commente au micro de Philippe Boulanger³⁰ l'émergence d'un nouveau champ disciplinaire. Le récit de la naissance des fractales – dont il est l'inventeur / découvreur et le théoricien – illustre tout à la fois sa propre résistance au sens commun qui veut retrouver des continuités entre une invention et ce qui lui préexiste, et la « contingence » de leur naissance propre à cet « entre-lieux », à cette perspective qui met en présence les mathématiques et le monde des images³¹ (Leclerc-Olive, 2001).

De même, les bégaiements théoriques à propos de la qualification du texte d'Hannah Arendt sur Rahel Varnhagen (1958) – portrait ou biographie? – suggèrent que la dualité des options n'a pas à être gommée au profit d'un moyen terme – l'« identité narrative » de Rahel – ; ce serait même renoncer à comprendre ce qu'a vécu Rahel Varnhagen, qu'il s'agisse de ses propres initiatives et décisions ou de l'événement majeur (l'entrée de l'armée napoléonienne en Prusse) où sa vie bascule. Sauvegarder cette double qualification laisse en tout cas penser que *nommer* (portrait) et *raconter* (événements biographiques) pourraient former les deux références croisées d'une perspective capable d'accueillir l'expérience biographique sans en escamoter la part de contingence (Leclerc-Olive, 2016). Le seuil, comme « entre-lieux », ouvre la voie à une pensée sans absolu, telle qu'elle s'expérimente chez Alfred North Whitehead et George Herbert Mead lorsqu'ils explorent les potentialités heuristiques de la notion de perspective³².

28. C'est moi qui souligne.

29. On aura noté le singulier retenu par l'auteure, qui signe la reconnaissance de l'« entre » comme un lieu.

30. Dans le cadre des émissions de France Culture *Les Inattendus* (Leclerc-Olive, 2001).

31. Fortement décrié par les mathématiciens de l'époque.

32. Il ne peut être question ici de développer ce point, mais notons néanmoins, après Whitehead ou Mead, que leurs propositions théoriques permettent de renoncer aux séparations ontologiques chères aux auxiliaires de Sokal et Bricmont, tout en sauvegardant la possibilité d'en explorer les « entre-lieux ».

Remarques conclusives

Note d'étape

Conclure serait une véritable contradiction performative. Mais il est possible de poser quelques notes pour tout à la fois suspendre cette réflexion et esquisser des prolongements.

S'il semble bien chimérique de tenter d'associer une forme quelconque d'identité (notamment disciplinaire) à tout ce qui relève de cet « entre-lieux », en revanche pour ceux qui y font une halte réflexive – migrants, marranes, transfuges, chercheurs sans discipline fixe – la possibilité d'une narration biographique et d'une pensée philosophique sont sauvegardées à partir de ce « site sans lieu » ; notamment en ce que ces pensées font droit aux temporalités fragmentées, aux événements paradoxaux, aux « non-lieux » de l'expérience. Il n'est pas sûr que l'on puisse habiter ces seuils que sont les « entre-lieux » que le concept philosophique de perspective aide à voir, et dont on vient d'explorer les potentialités heuristiques. Mais en revanche on peut essayer d'y cheminer, bien que l'air du temps ne soit pas, en dépit de quelques propos académiques de circonstance, très favorable aux pratiques résolument interdisciplinaires. Qu'on en juge. La philosophe Catherine Malabou, qui s'intéresse aujourd'hui à la biologie et aux neurosciences, après avoir été de longues années disciple de la déconstruction, rapporte dans un entretien récent : « Sachant que je travaillais sur la biologie, l'une de mes collègues philosophes, dans une attitude typique de l'Université française, m'a dit sur un ton méprisant : “Bientôt, vous ferez un livre sur le foie³³ !” » Comme Benoît Mandelbrot, elle a quitté la France pour trouver un environnement institutionnel lui permettant de poursuivre ses recherches « à la frontière de la philosophie et de la biologie », lui permettant de penser « entre » ces territoires disciplinaires. En choisissant cet exil volontaire, Catherine Malabou suit l'un de ces « itinéraires sans doute plus solitaires et plus douloureux, mais qui maintiennent à vif l'esprit critique, tout simplement la capacité de penser » (Robin, 2011 : 13). L'appartenance disciplinaire ne vaut pas allégeance : taire l'étranger en soi ajouterait l'invisibilité à la condamnation³⁴.

La langue d'avant-hier ?

Le concept de perspective et les propositions conceptuelles qui lui sont affiliées ont été empruntés aux travaux des chercheurs américains des années 1920-1930 : ils sont passés de mode. Ils appartiennent à la langue d'hier. Le concept de perspective a été éclipsé aujourd'hui par la notion de point de vue, l'émergence par la continuité, l'histoire par les processus, l'incertitude des seuils par le désir de frontière. En explorant la polysémie et les usages de la notion de seuil en termes de « non-lieu » et d'« entre-lieux », cet essai a tenté de redonner vie à certains concepts élaborés dans l'entre-deux guerres ; ils semblent en effet offrir un cadre conceptuel apte à dépasser les discours lénifiants sur les disciplines, à démarginaliser les parcours de recherche singuliers, dénigrés (voire invisibilisés et condamnés à des formes de « marranisation » de la pensée), et à permettre de penser les dynamiques intellectuelles tout en

33. <http://www.philomag.com/les-idees/entretiens/catherine-malabou-letre-humain-est-plastique-pas-flexible-10220>

34. Les analogies avec la citoyenneté politique ont nourri la réflexion déployée dans ce texte (Murard et Tassin, 2006).

en reconnaissant la contingence. Les épistémologies sédentaires, gouvernées par les représentations newtoniennes du monde, induisent une conceptualisation des seuils à laquelle nous avons partiellement renoncé en passant des notions de hors-lieu et de « non-lieu », à celle passablement maladroite, d'« entre-lieux ».

S'il est vrai que les frontières entre les disciplines ne sont pas des barrières infranchissables, il ne s'agit pas non plus de frontières fractales où on a beau réduire la focale, la complexité reste la même. Les frontières fractales restent géométriquement représentables. C'est cette tout autre figure de l'« entre-lieux » qui s'est imposée, comme espèce de seuil : un seuil qui conjugue étanchéité, épaisseur et références croisées – comme lorsqu'on pratique couramment deux (ou plusieurs) langues – et qui résiste aux représentations purement spatiales. C'est un « entre » qui ne veut pas dire que s'est inventée une sorte de sabir. Les langues ne se mélangent pas. Elles ne génèrent pas un colloïde homogène ; mais on passe d'une langue à l'autre, sans pour autant oublier celle(s) que l'on n'utilise pas. Il s'agit au fond d'un bilinguisme – voire un plurilinguisme – disciplinaire ; vue de surplomb, cette figure épistémologique évoque le concept de perspective qui désigne l'interférence du second système référentiel (celui du mobile de la théorie einsteinienne) dans les paramètres du repère perceptif. Et vue de l'intérieur, cette figure épistémologique est corrélée à une expérience biographique analogue à celle du marrane.

Commencer de résister à la réduction newtonienne du monde – la langue d'avant-hier –, c'est peut-être documenter la question : les sciences sociales et humaines ont-elles tiré toutes les conséquences des mutations des sciences physiques amorcées à la fin du XIX^e siècle ? Pourraient-elles accepter d'examiner la fécondité d'une mise en perspective partagée avec ces sciences physiques non newtoniennes ?

Au fond, les néologismes – tels cet « entre-lieux » à la fois maladroit et « relevant » – ne sont-ils pas inévitables dès lors que l'on tente de parler avec précision de ce que ces épistémologies sédentaires ne peuvent (veulent) pas voir ? Michel de Certeau déjà utilisait volontiers l'expression un peu rugueuse, « l'ailleurs dans le dedans », rendant indécise la distinction entre le lointain et le proche, l'intérieur et l'extérieur.

Une langue peut, il est vrai, acquérir des expressions nouvelles à mesure que les lumières s'accroissent, mais elle ne saurait changer sa syntaxe qu'en changeant son génie. Un barbarisme heureux reste dans une langue sans la défigurer ; des solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. (Chateaubriand, 1848 : 702.)

Loin d'être un simple barbarisme, l'« entre-lieux » n'est-il pas un solécisme gros des mutations épistémologiques dont notre temps a besoin ?